

Le scarabée magique, de Michel GIRIN

Les porteurs de briques (texte 1)

Rajeev ressentait la douleur dans tout son corps. Il avait faim. Les sangles de la hotte à briques meurtrissaient ses épaules. Il n'en était pourtant qu'à son quinzième voyage ! Il en devait vingt au patron pour payer la location de la hotte et son repas. Les voyages suivants lui seraient payés une demi-roupie chacun. Les bons jours, il gagnait dix roupies, la valeur d'une livre de farine. Sa hotte avait glissé. Il s'arrêta et la rétablit d'un coup d'épaule.

Puis il reprit sa marche, courbé sous son chargement. Devant lui, Noureen, un petit de son village, avançait en titubant. Noureen ne travaillait que depuis deux mois et il avait du mal à tenir la cadence.

— Planche ! cria Noureen.

En toute fin de trajet, les enfants déposaient leur chargement sur le grand plateau d'un camion. Ils y montaient par une planche étroite et branlante. Devant cet obstacle, chaque porteur avertissait le suivant. Noureen s'engagea très vite sur la planche. Trop vite.

Il fit un faux pas et tomba, frôlant Rajeev.

Tomber était une faute. Ceux qui suivaient n'avaient pas le droit d'aider leur camarade, car il ne fallait pas perdre de temps.

Rajeev avait tout juste huit ans, mais il travaillait à la briqueterie depuis dix mois. Les planches les plus branlantes n'avaient pas de secret pour lui. Il monta en huit pas rapides.

Sur le camion, un homme vida sa hotte. Rajeev lui donna son nom et l'homme ajouta une barre sur son compte.

La briqueterie (texte 2)

Rajeev jeta un rapide coup d'œil autour de lui avant de descendre du camion.

La briqueterie était un monde bien différent de son village.

Chez lui, autour des maisons, il n'y avait que des champs pelés où ses parents travaillaient dur pour survivre.

La terre était riche mais l'eau manquait. Deux années sur trois, les pluies de la mousson arrivaient trop tard dans ce coin perdu du Gujarat indien et les plants se desséchaient.

Il aurait fallu arroser comme le faisaient les riches propriétaires.

Acheter de l'eau ou faire venir un sourcier et creuser un puits.

Mais avec quel argent ?

A la briqueterie, il n'y avait pas de problème d'eau. Chaque jour, des camions-citernes apportaient des tonnes d'eau claire pompée d'une nappe souterraine.

On la versait sur la glaise que des femmes piétinaient dans des bacs pour faire une pâte fluide. Puis des hommes coulaient cette pâte dans des moules à briques.

Maître Bulawaran, le propriétaire de la briqueterie, avait installé une douche en plein air pour les camionneurs et un lavoir à linge pour les femmes.

Il faisait payer deux roupies la douche et une roupie par panier de linge.

L'eau usée s'écoulait dans des rigoles avant de disparaître dans la terre assoiffée. Cette eau-là était gratuite et des filles de paysans venaient en remplir des bassines.